

LE TEMPS

CHF 3.80 / France € 3.50

VENDREDI 11 OCTOBRE 2019 / N° 6537

Brexit

Valéry Giscard d'Estaing:
«Donnons un délai au
Royaume-Uni» ● ● ● PAGE 4



Carrières

Femmes et hommes n'attendent
pas la même chose de l'entreprise.
Nos offres d'emploi ● ● ● PAGES 17-19

Etats-Unis

A Genève, on lèvera des
fonds pour le démocrate
Pete Buttigieg ● ● ● PAGES

Economie

«Le Temps» décerne son Prix
SUD à la start-up genevoise
Terrabloc ● ● ● PAGE 12

Combien coûtera la crise climatique

PLANÈTE Le changement climatique use les infrastructures. En Suisse, la facture pourrait s'élever à 1 milliard de francs par an, dit une étude présentée hier

■ Le rail, la route et l'approvisionnement en électricité sont menacés par la montée des températures, a assuré la conseillère fédérale Simonetta Sommaruga

■ La socialiste a pris comme exemple les chaleurs de cet été, qui ont déformé les rails CFF et provoqué d'importants retards de trains

■ Les laves torrentielles, les inondations et les éboulements engendreront aussi des coûts. Un plan d'action proposera des mesures protectrices

● ● ● PAGE 11

ÉDITORIAL

Pas assez Nobelles

ÉLÉONORE SULSER
@eleonoresulser

D'abord, applaudissons. Olga Tokarczuk et Peter Handke, voilà un duo de Nobel audacieux. Certes, on peut le contester, et certains ne manqueront pas de souligner le caractère provocateur de l'élection de Peter Handke, mais ce sont de vrais choix et de vrais auteurs. Ni l'une ni l'autre ne sont consensuels; ni le choix de l'une ni le choix de l'autre ne sont complaisants.

Ensuite, nuancions. Car ce double Nobel 2018 et 2019 a une histoire particulière et témoigne peut-être d'une occasion manquée.

Rappelons, en premier lieu, que la double annonce d'hier est née d'un scandale sexuel, une affaire de harcèlement et de viol mettant en cause le mari d'une des membres du jury. Si bien que le jury s'est entre-déchiré et que plusieurs jurés s'en sont allés dans un tourbillon d'accusations et de noms d'oiseaux. Ces désertions ont rendu impossible la désignation du Prix Nobel de littérature 2018.

Rappelons encore que le Nobel est décerné régulièrement – tous les ans à quelques exceptions près – depuis 1901 et que parmi les 114 lauréats, on ne compte à ce jour que 15 femmes.

Parmi les 114 lauréats, on ne compte que 15 femmes

Etant donné ces circonstances et ces chiffres, on peut regretter que cette année singulière n'ait pas été, pour le nouveau jury du Nobel, l'occasion de frapper un grand coup en désignant deux femmes.

Un prix littéraire n'est pas là pour satisfaire les statisticiens et les comptables de l'égalité, rétorquerez-vous. Mais tout de même, ce n'est pas comme si on manquait de candidates. Les noms de Maryse Condé, Annie Ernaux, Can Xue, Scholastique Mukasonga ou Margaret Atwood ont circulé ces derniers jours. On pourrait y ajouter Chimamanda Ngozi Adichie, Aminata Sow Fall, Duong Thu Huong, Arundhati Roy pour ne citer que des écrivaines hors Europe et Etats-Unis. Car, là encore, le choix de deux écrivains européens s'inscrit dans la continuité des élections précédentes qui n'ont couronné qu'une vingtaine d'auteurs non occidentaux.

C'est un prix lit-té-rai-re! insisterez-vous, pas le Nobel de la paix. C'est vrai. Mais la politique y joue forcément un rôle. Les écrivains ne sont pas de purs esprits hors sol. Les jurés le savent: le choix de Peter Handke, Bob Dylan, Svetlana Alexievitch ou Toni Morrison le prouve. Et Alfred Nobel lui-même y pensait puisqu'il destinait ce prix à une œuvre qui «a fait la preuve d'un puissant idéal».

● ● ● PAGE 3

Margot Van Hove, femme en guerre



SCÈNES Au 2.21 de Lausanne, la comédienne dégoupille «Mama», une performance coup de poing contre les injonctions faites aux femmes. (MATHILDA OLMI)

● ● ● PAGE 25

LE TEMPS

Pont Bessières 3, CP 6714, 1002 Lausanne
Tél. +41 58 269 29 00
Fax +41 58 269 28 01

www.letempsarchives.ch
Collections historiques intégrales: Journal de Genève,
Gazette de Lausanne et Le Nouveau Quotidien.

INDEX

Avis de décès 22
Convois funéraires 22

Fonds 14, 16

Bourses et changes 16
Toute la météo 10

SERVICE ABONNÉS:

www.letemps.ch/abos
Tél. 0848 48 48 05 (tarif normal)



5 004 1

Margot Van Hove, son corps dans la bataille

SCÈNES Au Théâtre 2.21, à Lausanne, la jeune comédienne sidère par son engagement total dans «Mama», une exploration sans tabou des carcans qui enferment les femmes

MARIE-PIERRE GENECAND

Intense. Extrême. Enorme. A la sortie de *Mama*, solo de Margot Van Hove à voir jusqu'à dimanche au Théâtre 2.21, à Lausanne, les adjectifs alignés par les spectateurs témoignent de leur admiration, sinon de leur stupeur. C'est que cette jeune diplômée de la Manufacture est une comédienne hors pair, entière, à la mesure de Laetitia Dosch, de Marion Duval ou d'Angelica Liddell. Des artistes qui osent et donnent tout sur le plateau pour explorer leur sujet. Ici, dans *Mama*, Margot Van Hove incarne avec force, voire folie, différents visages féminins – la mère, la fille, la femme-objet, la Vierge Marie – et montre la violence symbolique de ces modèles. Son jeu très en lien avec le public déborde de tous côtés. Une belle manière de dire qu'il est temps que les femmes cassent le moule et se libèrent.

Si la comédienne, Prix Premio 2019, frappe autant, c'est qu'elle ne cesse de jouer avec nos sentiments

Dès le prologue, qui se déroule dans la cour du 2.21, le jeu est XXL. Sac à commissions à la main, la comédienne interpelle les spectateurs comme ses enfants, qu'elle bêtifie et régent sans pitié. A une jeune femme qui fume au bar, elle lance: «Mais c'est mauvais ça, ma louloute. Tu veux arrêter tout de suite!», avant de lui enlever la cigarette des lèvres et de l'éteindre à terre. Ensuite, au barman: «C'est pas joli j'oli de servir de l'alcool à des mineurs...» Interloqué, le public rit ou sourit. Plus tard, la



Et quand le public ne suffit plus à son désir dévorant de maternité, la mère (Margot Van Hove) fébrile s'adresse à son bébé – un ballon gonflable sous son pull –, qu'elle malaxe, triture, porte à ses oreilles dans l'espoir de l'entendre parler... Plus tard, elle frappe au sol un mannequin en chiffon ensanglanté et le spectre de la violence parentale se dessine sans ambiguïté.

mère Courage saisit une pomme dans son cabas et la transforme en ballon de foot. Elle dribble, passe la «po-pomme» à un spectateur, dribble encore et tire! Le public est un peu submergé par cette déferlante d'énergie, mais aussi séduit.

Sincérité bouleversante

C'est que Margot Van Hove déconcerte. D'un côté, elle pourrait irriter avec cette manière rentre-dans de brusquer l'audience, ce qu'elle continue à faire sans relâche dans la salle où se poursuit le spectacle. De l'autre, elle sidère par sa sincérité bouleversante, son engagement total et sa lucidité, aussi, concernant les injonctions faites aux femmes.

A commencer par la maternité. Tout le début du solo est consacré à cette fonction qui fait souvent «péter les plombs». Poursuivant sur sa lancée d'un jeu XXL, la comédienne compose une mère constamment au bord de la crise de nerfs qui exige tout de ses petits – le public, donc. Nous devons jouer, faire la baleine, manger des carottes, répondre à ses questions. Et quand le public ne suffit plus à son désir dévorant de maternité, la mère fébrile s'adresse à son bébé – un ballon gonflable sous son pull –, qu'elle malaxe, triture, porte à ses oreilles dans l'espoir de l'entendre parler... Plus tard, elle frappe au sol un mannequin en chiffon ensanglanté et le spectre de la violence parentale se dessine sans ambiguïté.

«On se respecte, hein?»

Fatigant? Dense, en tout cas. Car le jeu reste à ce niveau d'engagement lorsque la belle devient une *baby doll* aux mouvements provocants qui se masturbe en scène ou une mère hurlant dans les douleurs de l'accouchement. Pareil tsunami quand elle compose une enfant qui «aimerait coucher avec son père» et tente de recoller les morceaux de sa maman, un mannequin en dur, cette fois, à qui il

manque la tête, une jambe, les bras... Le tsunami connaît pourtant des accalmies. Ce moment où Margot Van Hove s'arrête, regarde avec beaucoup de chaleur les spectateurs et relève à quel point «tout le monde est beau». Des spectateurs qu'elle invite, lors d'une autre parenthèse, à se respecter. «On se respecte, hein?» répète-t-elle plusieurs fois en fixant chacun. «Respecte-toi et après, tu respecteras les autres.»

Si la comédienne, Prix Premio 2019, frappe autant, c'est qu'elle ne cesse de jouer avec nos sentiments. Face à cette série d'embardées, les spectateurs oscillent constamment entre la défiance et l'empathie. On l'aime, on veut la suivre, mais on s'en méfie aussi, car ses personnalités peuvent exploser à tout moment et nous obliger à sortir du rang. La charge est d'autant plus troublante que Margot Van Hove a le visage et les formes douces d'une femme-enfant. Un physique qui accentue le trouble entre la menace qu'elle représente et l'affection qu'elle suscite.

Puissante iconographie

Mais si *Mama* plaît encore, c'est que, sous la direction de Floriane Mésenge, le spectacle voyage à travers les archétypes féminins au gré d'images puissantes et inspirées. Le ballon gonflable, celui qui figure le bébé, qui, une fois explosé, est déposé sous la pomme de la connaissance. La jeune femme offerte qui, recouverte de bière, se déhanchait sur la table des festivités. Ou encore la Vierge qui fume, prend une pause méritée avant de tenter de sauver tous les bébés de l'humanité. Cette iconographie entre christianisme et féminisme rappelle Angelica Liddell. Comme l'artiste espagnole, Margot Van Hove n'a pas peur de saigner en scène pour défendre ses idées.

Mama, jusqu'au 13 octobre, dans le cadre de Singuliers pluriel II, festival de monologues, Théâtre 2.21, Lausanne.

Ariana, tout d'une grande... ou presque

MUSIQUE La superstar américaine Ariana Grande s'arrête à Zurich pour une unique date suisse, huit mois après la sortie de «Thank U, Next». Un cinquième album de haut vol, mais avec une foule de questions en suspens

PHILIPPE CHASSEPOINT

Placer trois singles aux trois premières places du très fiable classement américain Billboard? Les Beatles l'avaient certes fait en 1964, mais ça n'était jamais arrivé dans l'histoire de la musique pour un artiste solo. C'est désormais chose faite depuis le 18 février dernier, lorsque Ariana Grande a réussi à installer trois de ses titres au sommet, dix jours seulement après la sortie de *Thank U, Next*. Un cinquième album qu'on n'attendait pas vraiment, puisque publié seulement six mois après le quatrième, *Sweetener*. Plutôt que de se répandre sur le mauvais goût supposé du grand public américain, mieux vaut s'incliner devant ce qu'on pensait impossible: à 26 ans, la Floridienne – et résidente californienne – a sorti un très grand disque de pop commerciale.

Douze titres créés dans l'urgence, des paroles qui sonnent authentiques, une production plus directe, et sa voix légendaire utilisée sans artifice de séduction, et qui jamais ne sombre dans la cari-

cature. On est loin, très loin de la variété dans laquelle se vautrent ses rivales. C'est ici l'affirmation d'un véritable changement de statut. La jeune fille est en pleine confiance et a décidé de faire ce qu'elle voulait. «Et non plus une moitié d'album pour renforcer mon statut, et une autre qui me plaît», comme elle l'a avoué au *Vogue* américain.

On a longtemps cru que son destin de star n'était qu'un conte de fées scénarisé à l'américaine: repérée à la petite enfance pour sa voix qui court sur quatre octaves, venue à la célébrité à la sortie de l'adolescence pour son rôle dans la série *Victorious* diffusée sur Nickelodeon, avec la certitude ancrée dès son plus jeune âge qu'elle était faite pour la lumière. Malgré son visage d'ange, sa vie a pourtant emprunté des chemins bien tortueux. Parfois son seules erreurs, comme cet incident filmé dans une boulangerie où elle lèche un beignet avant de le remettre en rayon en criant: «Je déteste l'Amérique et les Américains!»

Imitations risquées

Mais loin d'être une écervelée dépassée par sa notoriété de superstar, Ariana Grande a toujours gardé une forme de légèreté par rapport à son image. Ses nombreuses imitations de personnalités, assez risquées dans un milieu

parfois à cran, ont dévoilé un sens de l'humour inédit à ce niveau. Et elle maîtrise l'autodérision comme peu savent le faire. Par exemple sur le plateau de *Saturday Night Live*, en 2016, quand elle affirmait: «Oui, les enfants stars finissent souvent drogués, en prison, enceintes ou alors à se faire surprendre à lécher des beignets.» Reste qu'elle n'a pas été épargnée par les épreuves et les tragédies ces derniers mois. L'attentat perpétré à la fin de son concert à Manchester, en mai 2017, avec ses nombreuses victimes, l'a bien évidemment traumatisée. Au point qu'elle a avoué encore suivre une thérapie, et ne pas être toujours capable d'exprimer certains sentiments à ce sujet. La mort en septembre 2018 par overdose accidentelle de Mac Miller, le grand amour de sa vie avec qui elle avait rompu quelques mois plus tôt, l'a replongée dans des turbulences affectives et un vrai déséquilibre de vie quotidienne.

«Je suis malheureuse»

«Je sais que j'ai beaucoup de chance, mais qu'en même temps je suis vraiment malheureuse. *Thank U, Next* a été écrit en une semaine et enregistré en deux. C'est un album loin d'être joyeux. Si certains morceaux peuvent laisser penser le contraire, ils évoquent en réalité des chapitres

très tristes de ma vie. Je dois aussi avouer que je ne me souviens pas de tout, ces derniers mois, j'étais souvent ivre et tout le temps triste», a-t-elle déclaré au magazine *Billboard*.

Son concert prévu dimanche à Zurich ressemblera probablement aux autres de sa tournée mondiale: des shows millimétrés, avec peu de part à l'improvisation et à la communication directe avec son public, tant Ariana Grande est obsédée par le contrôle. Reste également cette question: a-t-on assisté ici à une vraie métamorphose, de celles qui propulsent les artistes dans une autre dimension historique, ou à un simple pic de forme temporaire? Tout ce qu'elle a rendu public depuis cet album est hélas sans grand intérêt et ne plaide pas en faveur de son développement durable. Deux clips anecdotiques avec sa copine Victoria Monet, d'autres avec ses copains rappers, et un trio d'un mauvais goût affligeant avec Miley Cyrus et Lana Del Rey: *Don't Call Me Angel*, un coup commercial grotesque. Des créations inutiles dont on espère qu'elles sont seulement le fruit de sa suractivité, et non une rechute dans la facilité commerciale.

Ariana Grande en concert à Zurich, Hallenstadion, dimanche 13 octobre.

PUBLICITÉ

6.10.2019 8.3.2020

LEOPOLD RABUS

RENCONTRES

M&N

Leopold Rabus, 1894-1978, peintre, sculpteur, architecte, designer, écrivain, journaliste, éditeur, collectionneur, mécène, homme d'affaires, homme de lettres, homme de théâtre, homme de cinéma, homme de radio, homme de télévision, homme de presse, homme de culture, homme de politique, homme de religion, homme de science, homme de sport, homme de guerre, homme de paix, homme de tout.

En écho à l'initiative pour des multinationales responsables, Jérôme Richer monte *Cœur minéral* du Québécois Martin Bellemare avec une troupe d'artistes africains

Les mines tuent l'Afrique

CÉCILE DALLA TORRE

Théâtre ▶ «Une mine, c'est un trou dans le sol avec un menteur à l'entrée», clame un interprète de *Cœur minéral* sur le plateau du Théâtre Pitoëff, à Genève. Il y a partout des trous, la Guinée est devenue une mine à ciel ouvert, où il n'y a plus d'enfants ni de bétails dans un paysage lunaire, dit le texte.

L'Afrique est pauvre mais son sous-sol est riche. Un paradoxe que les géants de l'industrie minière n'ont pas cherché à résoudre au bénéfice des populations africaines. De fait, l'exploitation de minerais fleurit dans des régions du continent libérées du joug colonial, encore peu explorées jusque-là.

En Afrique de l'Ouest, la Guinée-Conakry est le terrain de jeu des exploitants du Nord. Parmi les plus gros producteurs de bauxite, le pays détient les tiers des réserves mondiales, sans compter ses énormes ressources aurifères et en diamants. Une économie florissante qui ne profite toutefois pas au développement national.

C'est le point de vue du dramaturge québécois Martin Bellemare qu'on entend sur le plateau genevois. Son pays a particulièrement développé ses activités sur sol guinéen. Toronto est d'ailleurs l'un des centres financiers des grandes multinationales extractivistes.

Intrigue à personnages

Tout en pointant, depuis le Nord, la mainmise sur les ressources de la planète et les ravages sur les populations africaines, Martin Bellemare zoome



Dans *Cœur minéral*, la comédienne Fatoumata Sagnane Condé joue le rôle de narratrice. SIXTINE LEROY

sur le Sud en livrant une photographie de Conakry, où se déroule l'intrigue. Metteur en scène, Jérôme Richer a été accueilli en résidence de cinq semaines à Pitoëff, désormais dédié aux compagnies indépendantes. Également auteur, il est lui-même en train d'écrire une pièce sur le trading des matières premières (*Blackcore*). Richer révèle ainsi ce texte complexe, bien que lisible, sur l'état de notre monde. Un sujet d'autant plus d'actualité qu'il sera bientôt question de voter en Suisse sur l'initiative pour des multinationales responsables.

Une troupe de comédiens, dont trois guinéens et deux suisses, incarne cette fresque

dense mais vivante, parfois chantée ou en musique, sur les rapports Nord-Sud, pointant les lourdes conséquences pour les populations locales.

Sans manichéisme mais brossant un vaste panorama, l'auteur a imbriqué plusieurs personnages dans l'intrigue, aux destinées parallèles, ce qui rend le propos confus. Seydou, par exemple, est rapatrié sur place après une vaine tentative d'immigration en France.

Mais on suit surtout le parcours de Bouacar, jeune cadre dynamique guinéen dont les parents étaient partis étudier au Canada. Celui-ci retourne sur sa terre d'origine pour le compte de son employeur, une compa-

gnie minière canadienne, et négocie l'expropriation des habitants pour pouvoir y implanter une mine. Par de beaux discours, il tente de convaincre des bienfaits de sa logique capitaliste, créatrice d'emplois pour les Guinéens.

Victimes ensevelies

À son sens, les arguments de Mory, jeune journaliste et fils de Cheikh, le chef du village, ne pèsent pas lourds pour défendre les victimes. Celles-ci sont pourtant nombreuses, à en croire une liste récente de 52 personnes ensevelies, qui ne vaut pas grand-chose aux yeux des coupables. Les gisements sont aussi responsables de la

déscolarisation des enfants qui vont y travailler. Le préjudice écologique est en outre considérable, l'extractivisme engendrant notamment la destruction des forêts et la pollution des eaux gorgées de cyanure et autres produits toxiques. À Conakry comme à Cotonou ou Douala, Bolloré et consorts, détenteurs des capitaux sur place, ont la mainmise sur les infrastructures logistiques portuaires, raconte un autre tableau.

La troupe de six interprètes en boubou ou vêtement de sport évolue d'un tableau à l'autre, aussi mobile que la scénographie dépeinte faite de plots en bois ressemblant à des conteneurs de marchandises qu'ils déplacent à l'image d'un trafic incessant sur le continent africain. Une habile métaphore du business, avec ses scandales et tactiques d'intimidation. Celle-ci souligne aussi le ton poétique de ce *Cœur minéral*, où l'on passe d'un récit à un autre à la manière d'un conte africain aux voix multiples, où se superpose tantôt la parole d'une narratrice, tantôt d'un narrateur. L'histoire finale racontée par Cheikh est éloquent: un homme trouve une pépite d'or de 2 millimètres alors qu'il est employé dans l'orpaillage. Il l'avale et meurt, emportant avec lui le précieux minéral. «Celle-là, ils ne l'auront pas», conclut-il. Un âpre combat de David contre Goliath.

¹ Lecture de *Blackcore* par Jérôme Richer ve à 18h, Librairie du Boulevard, dans le cadre de la Fête du Théâtre.

Jusqu'au 20 octobre, Théâtre Pitoëff, Genève; tournée au Festival Univers des Mois, Guinée, Océan, Vevy (du 27 novembre au 1^{er} décembre); Usine C, Montréal, www.compagniedesombres.ch

MUSIQUE

MOZART LANCE LES SWISS CHAMBER CONCERTS

La saison 2019-2020 des Swiss Chamber Concerts démarre samedi avec un concert «Astra Mozart» au Studio Ernest Ansermet, à Genève. Au programme, outre Mozart, des œuvres de la compositrice russe Sofia Goubaidouline et de l'Allemand Paul Hindemith. Le violoniste de renommée internationale Thomas Zehetmair, connu pour un enregistrement de la *Symphonie concertante* de Mozart, partagera la scène avec l'altiste Ruth Killius. MOP

Sa 12 octobre à 20h au Studio Ernest Ansermet, entrée passage de la Radio, Genève. www.swisschamberconcerts.ch

LIVRES

CLAUDE THÉBERT LIT AU PARNASSE

C'est dans une librairie réduite, mais qui prend un nouveau départ, que Claude Thébert lira des passages de *Nous redevenons paysans*, de Philippe Desbrosses (Ed. Dangles, 2014). Samedi à la librairie Le Parnasse, le comédien nous fera découvrir l'univers de cet écrivain qui compte parmi les pionniers de l'agriculture biologique en Europe et a fondé en 1999 l'association Intelligence Verte, visant à la sauvegarde du patrimoine génétique et de la biodiversité. Le Parnasse invite ainsi ses fidèles à revenir, et proposera bientôt à nouveau un rayon de nouveautés. MOP

Sa 12 octobre, 12h, Le Parnasse, 6 rue de la Terrasse, Genève.

Retrouvez
Le Courrier sur internet
WWW.LECOURRIER.CH

Coppola au Festival Lumière à Lyon

Cinéma ▶ Dès samedi, la manifestation célèbre le septième art en présence de prestigieux invités.

Lyon est une ville de cinéma grâce aux frères Lumière. Délégué du Festival de Cannes, Thierry Frémaux y déploie depuis trente ans une activité inlassable avec la complicité de Bernard Chardère, puis du cinéaste Bertrand Tavernier, qui l'a conduit à lancer il y dix ans le Festival Lumière. Un rendez-vous de premier plan en Europe avec près de 200 000 spectateurs, un budget de 4 millions d'euros, plus de 400 séances, 850 bénévoles et une centaine de salariés. L'édition 2019 accueille des grands noms du cinéma tels Francis Ford Coppola, Donald Sutherland, Bong Joon-ho ou Marco Bellocchio.

Se voulant populaire, le Festival Lumière affirme sa différence avec ceux de Cannes, Venise, Berlin ou Locarno. Bien sûr, les cinéphilosophes seront là pour voir des œuvres rares comme les films Pré-Code de la Warner, la rétrospective André Cayatte ou des pépites venues de Slovaquie, d'Iran ou de Russie. Mais c'est surtout le grand public que visent ces neuf journées de cinéma. Les films seront projetés dans près de cinquante salles, dont bon nombre situées en banlieue, mais aussi dans les écoles et à l'université, à l'hôpital et en prison.

Car Thierry Frémaux n'a rien oublié de ses origines, de son enfance et adolescence à la ZUP (zone d'éducation prioritaire) des

Minguettes à Vénissieux, ni du bain familial forgé au syndicalisme (CFDT) et au militantisme politique (le PSU autogestionnaire)



avec radio libre à la clé, ni son mémoire de faculté consacré à l'histoire sociale du cinéma. À Lyon, les choix de programmation de son équipe n'y sont pas étrangers, comme la volonté de transmission qui l'anime. Celle-ci se concrétise par de multiples débats, rencontres décentralisées et masterclasses avec des comédiens comme Gael García Bernal, Marina Vlady, Frances McDormand ou Daniel Auteuil.

La primeur revient cette année à Francis Ford Coppola (PHOTO SOFIA COPPOLA), qui rece-

vra le prix Lumière pour l'ensemble de son œuvre. Il y a dix ans, Thierry Frémaux a dû user de beaucoup de persuasion pour faire venir Clint Eastwood au bord du Rhône; depuis, Milos Forman, Gérard Depardieu, Ken Loach, Quentin Tarantino, Pedro Almodóvar, Martin Scorsese, Catherine Deneuve, Wong Kar-wai et Jane Fonda ont répondu à l'invitation.

Coppola sera là du début à la fin du festival, sur les écrans puis en personne. Son fils Roman viendra aussi présenter son film *CQ* (2001), «véritable déclaration d'amour au cinéma, et, d'une certaine manière, à son père». Deux événements boucleront cette 11^e édition: une Nuit dédiée à la trilogie du *Parrain* (sa 19) et la projection en clôture d'une nouvelle version d'*Apocalypse Now* (di 20).

Un seul regret: le succès de la manifestation et les préventes laissent à cette heure peu de places pour les grands événements. Mais la qualité de la programmation devrait satisfaire toutes les demandes – et attirer les cinéphilosophes (Lyon n'est pas si loin). «Rien ne vaut un concert, un match, une projection de film vécus ensemble. La salle de cinéma crée une sensation, un partage physique et émotionnel incomparables», conclut le gardien de l'Institut Lumière, château-lumière du septième art.

JEAN-FRANÇOIS CULLAFROZ-DALLA RIVA

Du 12 au 20 octobre à Lyon, www.festival-lumiere.org

La tête et le ventre d'une femme

Théâtre ▶ Solo écrit et joué par Margot van Hove, *Mama révèle au 2.21 une comédienne protéiforme et une auteure rare.*

La mère, la vierge, la putain, la jeune et la vieille, la suave, la douce, l'hystérique, la sauvage, la sensuelle, la grave, l'effrayante et l'implorante... Dans *Mama*, la comédienne et auteure Margot van Hove incarne une femme qui, comme toutes les femmes, se révèle être l'héritage d'une filiation, d'une maternité et des figures mythologiques avec lesquelles on nous construit.

Elle débarque au beau milieu du théâtre, essoufflée, enceinte jusqu'au cou et tellement excitée qu'on se demande un instant si elle n'est pas folle. Elle a acheté des pommes. Elle croque dedans. Elle imite la baleine, invite à ce qu'on la suive, puis à ce qu'on l'embrasse et qu'on la touche. Elle se casse le nez, accouche sur scène dans un rayon de lumière divine, vire de l'hystérie à la douceur, à la sensualité. Puis elle se met à danser sur une

table, fougueuse, ensorcelante, en s'aspergeant de bière et de lait fraise. Elle ressemble à la Vierge Marie qui fumera des clopes sur scène et apostropherait un public libéral, bien que timide.

Dans ce solo d'une heure créé par la Cie Les Battantes et mis en scène par Floriane Mésenge, coproduit par le Théâtre 2.21 et l'Arscenic, Margot van Hove déploie l'immensité de son talent de comédienne. Tonalité, regard, allure, et même cheveux... Elle semble pouvoir tout faire, tout incarner et tant mieux, car ce qu'elle écrit et joue est mouvant – une femme, donc. Lauréate du prix Premio 2019, formée au Conservatoire de Paris et à la Manufacture de Lausanne, elle se révèle aussi en tant qu'auteure. *Mama* touche du doigt ce qui ne se décrit guère mais qui nous hante toutes et tous depuis la nuit des temps: la mère.

EMMANUELLE FOURNIER-LORENTZ

Jusqu'au 13 octobre au Théâtre 2.21, Lausanne, www.theatre221.ch